

La seconde lettre, envoyée également de Berlin et dont les deux Ysaye, cette fois, sont les destinataires, n'est pas datée. *Le Goéland* suppose raisonnablement qu'elle remonte à 1886 : l'auteur des *Moralités légendaires* y fait allusion à son mariage avec miss Leath Lee, alors qu'il était lecteur de l'Impératrice d'Allemagne :

« Vous ai-je dit que je suis ici merveilleusement épris d'une jeune Anglaise, mon cher professeur d'anglais, et que je pourrais bel et bien me fiancer? Ce serait beau, et beau comme une chose définitive. C'est alors que j'écrirais d'adorables romans! Maintenant, impossible d'écrire une ligne, même factice. »

Jules Laforgue disait en terminant :

« Voilà la vie, je m'embête et je ne fais rien de solide et je vieillis. »

A la veille du 1<sup>er</sup> janvier 1887, il se mariait, et le 20 août il était mort. Je méditais sur la si brève existence de Jules Laforgue lorsque, de passage à La Rochelle, je surpris, qui partageait ses prières entre Eugène Fromentin et Madeleine de Nièvres, au cimetière de Saint-Maurice, où sont leurs tombes, l'une fleurie et l'autre pas, notre confrère Hector Talvart. Il y avait là, aussi, sensible également au souvenir de *Dominique*, M. Victor Riemer, ancien professeur d'allemand au lycée de La Rochelle, et M. Riemer, ai-je appris, fut le compagnon de Jules Laforgue, à Paris, avant que Laforgue n'habitât Berlin. Les deux jeunes gens étaient maîtres-répétiteurs; ils partageaient une mansarde. Comme je montrais *le Goéland* à M. Riemer :

— Voulez-vous un inédit de Jules Laforgue? fit-il. Un poème. Je me rappelle tout juste un vers, mais caractéristique. Ecoutez...

J'ai noté le vers. Mais, un inédit, M. Riemer m'en excusera, je me méfie toujours. Ce sera pour l'année prochaine, ce sera pour le cinquantenaire du poète.

GASTON PICARD.

### MUSIQUE

Musiques d'été. — A propos du Festival de Genève. — Musique et Radiodiffusion.

L'été venu, quand les concerts et les théâtres sont fermés,

ou bien, comme l'Opéra, abandonnés de leur public ordinaire et laissés à une clientèle de passage, la musique ne chôme point pour cela. L'été est dans toute l'Europe la saison des festivals, et cette saison même se prolonge en automne puisque du 18 au 28 septembre un festival a lieu cette année à Genève. Cette première manifestation doit être suivie, chaque année, d'un festival organisé soit en été soit en automne. Cette fois, pour commencer, on donne deux représentations de *Pelléas* et deux représentations de *Falstaff* au Grand Théâtre, puis deux concerts symphoniques, le premier consacré aux œuvres de Debussy, le second aux œuvres de MM. Maurice Ravel et Igor Strawinsky, sous la direction de M. Ernest Ansermet. On ne peut qu'applaudir, en France, cette initiative genevoise et d'autant plus volontiers que l'association récemment fondée — je cite le prospectus — « se propose de faire jouer dans ces festivals les œuvres lyriques les plus marquantes du répertoire français, italien, russe et exceptionnellement des ouvrages d'origine allemande ou autrichienne. En outre, elle organisera des concerts de premier ordre, consacrés, eux aussi, notamment à la littérature musicale française, italienne et russe ».

Mais pendant ce temps, que faisons-nous nous-mêmes?

A l'exception de Vichy, où, comme je l'ai signalé l'an dernier, l'on utilise très intelligemment et très activement pour la défense et illustration de la musique française les ressources d'une ville d'eaux de premier ordre, — théâtre, salles de concerts, orchestre symphonique — sauf à Vichy, il semble que rien ne soit fait en France pour retenir ou attirer les amateurs de musique, alors qu'en Allemagne, en Autriche, et même en Russie, on multiplie les réunions et les festivals. On se demande quelles raisons nous font dédaigner ce que les pays étrangers savent si bien exploiter. Les maîtres dont les noms et les œuvres pourraient servir de prétexte à ces manifestations ne manquent point ici : la littérature musicale française est, Dieu merci, assez riche pour qu'on ait seulement l'embarras du choix, des madrigalistes de la Renaissance jusqu'à Gabriel Fauré (si mal connu encore des musiciens étrangers), jusqu'à Vincent d'Indy, pour nous en tenir aux morts. Un moment, on a pu croire

que la mode en viendrait : les fêtes du tricentenaire de Benserard, en 1924, ont, grâce à la Chanterie de M. Henry Expert, associé les musiciens à l'hommage rendu au poète — et musique et poésie se sont retrouvées sœurs tout comme au temps où Antoine de Bertrand et Pierre Certon, élève de Josquin, écrivaient de si douces mélodies sur les *Amours*, où Claude Le Jeune s'appliquait si heureusement à compléter par sa musique le « nombre » des vers à l'antique de Baïf. Hélas ! les espoirs que nous avons conçus alors se sont évaporés. Nous nous piquons d'être un peuple cultivé, et nous oublions ce que l'on sait si bien ailleurs : que les arts, tout comme les sites naturels, constituent une « richesse touristique » (comme dit un autre prospectus que j'ai sous les yeux) aisément exploitable. Une preuve : l'immense succès de la séance donnée à Versailles par la Société d'Etudes mortartiennes. Point n'est besoin d'une imagination débordante pour concevoir tout un programme établi sur ces données. Il n'y faudrait qu'un peu de bonne volonté, adapter à ce pays ce que l'on a fait à Munich, à Salzbourg hier, ce que l'on fait aujourd'hui à Genève. Et les musiciens ne seraient pas les seuls à y trouver profit.

## §

Depuis que les ondes répandent largement par le monde l'écho de ces festivals, nous ne pouvons ignorer leur importance. Qu'envoyons-nous, en revanche, à travers l'éther, aux amateurs de musique ?

On a trop souvent critiqué les émissions françaises pour ne pas reconnaître le très gros effort fait ici depuis deux ans. Dans le domaine de la technique d'abord, de grands progrès ont été réalisés, et, si beaucoup de choses restent à faire, ce qui a été fait est tout à l'honneur des ingénieurs français.

Mais les meilleurs postes émetteurs du monde ne pourraient qu'aggraver la médiocrité des émissions si la qualité artistique de celles-ci restait insuffisante, puisqu'ils ne font qu'en étendre la portée et transmettre les sons avec une fidélité plus grande. Or, de ce côté s'il demeure vrai que certains postes de province ne méritent point l'honneur qu'on

leur fait en « relayant » leurs concerts symphoniques et en permettant ainsi à la France entière et aux pays voisins de les entendre, si c'est là, même, une détestable propagande, du moins est-il juste de reconnaître l'excellent travail fait, en général, à Paris. L'Orchestre National, par exemple, sous la direction de M. D.-E. Inghelbrecht, remplit exactement la tâche qui lui est assignée : nous lui devons, cette année, d'inoubliables souvenirs, tels que la diffusion de *Boris Godounow* dans la version originale (l'ouvrage sera redonné cette année). Un cycle de concerts est consacré aux provinces françaises : il a permis de faire entendre des ouvrages oubliés. Il est excellent que des musiciens comme Reber, par exemple, redeviennent, pour le commun des hommes, autre chose qu'un nom sur la couverture d'un *Traité d'Harmonie*, et que l'on écoute l'ouverture du *Père Gaillard*, charmante et vivante, malgré (ou par) son parfum d'époque. Reber figurait au programme d'un concert réunissant des compositeurs alsaciens et lorrains, avec Ambroise Thomas, Gabriel Pierné, Florent Schmitt et Charles Koechlin. J'ajoute, sans plus m'étendre puisque la place m'est mesurée, que Mlle Lily Laskine a joué le *Concertstück* pour harpe de G. Pierné avec cette merveilleuse perfection, cette intelligence et cette sensibilité dont elle est coutumière. De même Mlle Marthe Bailoux a interprété avec beaucoup de charme les deux belles mélodies de Charles Koechlin : *Juin* et *La Prière du Mort*. Voici un heureux début de saison. Des ouvrages comme *Le Paradis* et *La Péri*, de Schumann, sont annoncés avec la reprise de *Boris*. Et, près des grands oratorios classiques, les œuvres modernes trouveront naturellement leur place.

Il faut signaler aussi le service rendu par la radio lorsqu'elle révèle au public des ouvrages comme la délicieuse *Madame Chrysanthème* d'André Messager, victime de la *Butterfly* de Puccini, et tellement supérieure, cependant, à l'ouvrage italien ! Mais il reste souhaitable qu'en pareil cas, on ne se borne point à une seule audition et que l'on répète, à quelques jours d'intervalle, au moins deux fois, les ouvrages que l'on s'est donné la peine de monter.

RENÉ DUMESNIL